

Jouer à la guerre

— THÉÂTRE — APRÈS LA SÉRIE DE COMMÉMORATIONS POLIES DU CENTENAIRE DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE, LA PIÈCE "QUATORZE" DE LA COMPAGNIE CASSANDRE FAIT FIGURE D'OVNI. UNE RELECTURE DES TRENTE-HUIT JOURS AYANT PRÉCÉDÉ LE CONFLIT PORTÉE PAR UN HUMOUR SANS BORNES : INTELLIGENT ET JOYEUSEMENT INATTENDU. **AM**

Une pièce sur les débuts de la Première Guerre mondiale ? Honnêtement, sur le papier, on ne partait pas convaincus, ce genre d'aventure demandant aux artistes des bases intellectuelles solides couplées à un véritable sens du théâtre pour ne pas sombrer dans le didactisme ennuyeux. Peu sont capables de telles aventures, la référence absolue actuelle étant le collectif D'ores et déjà (qui, hasard du calendrier, sera cette semaine à la MC2 – voir ci-contre). Avec *Quatorze*, la compagnie lyonnaise Cassandre joue aussi la carte du théâtre historique, en fonçant quant à elle tête la première dans l'humour : une réussite. Sur scène, six comédiens interprètent une myriade de personnages historiques (des dirigeants en place à l'époque, des généraux, des journalistes, des conseillers de l'ombre...) en conférant à tous un irrésistible grain de folie qui les rend sympathiques, pathétiques, touchants, détestables – voire tout ça à la fois. Il faut voir ce Guillaume II survolté incapable de se concentrer en pleine réunion cruciale, ou encore le tendrement impotent François-Joseph 1er d'Autriche que ses ministres croient même mort à un moment.

38 JOURS EN 2 HEURES

Si le côté burlesque est la force première du spectacle, force décuplée par la présence magnétique de certains comédiens-bateleurs, il ne peut être convoqué sereinement par le metteur en scène Sébastien Valignat que grâce au texte limpide et précis de Vincent Fouquet (qui est aussi interprète sur le plateau) et à l'impressionnant travail de recherche mené sur plus d'un an avec des historiens. Le public est emmené au cœur des pouvoirs de l'époque, au plus près des décisionnaires qui n'ont pas toujours mesuré l'ampleur



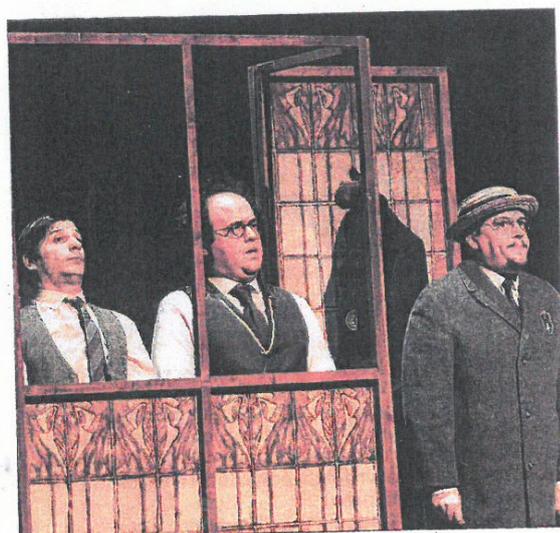
© Pierre Grosbois

du cataclysme qu'ils allaient déclencher en jouant leur politique étrangère au bluff – l'enchaînement des faits pendant les trente-huit jours précédant le conflit est parfaitement expliqué. Il faut avoir une confiance presque arrogante en son art pour jouer à tel point avec l'histoire et ce fameux « devoir de mémoire » brocardé dès le tableau d'ouverture. Il faut aussi tenir la distance et assumer ce parti pris audacieux jusqu'au bout – deux heures de représentation tout de même. La compagnie Cassandre n'a visiblement pas eu peur, ce qui fait de ce *Quatorze* une aventure assez folle et pleinement réussie.

→ *Quatorze*, jeudi 27 novembre à 20h, à l'Amphithéâtre (Pont-de-Claix)

THÉÂTRE | Programmé à La Passerelle, cette semaine

"Quatorze", leçon d'histoire et de théâtre



Scène de peinture d'un maître flamand ? Non ! Mais au-delà de l'humour, "Quatorze" nous a offert des tableaux d'un grand esthétisme.

Sur la scène, Sergueï Dmitrievitch Sazonov, ministre des Affaires étrangères russes de 1910 à 1916, se défend d'être responsable de ces millions de morts que la Grande Guerre a laissés derrière elle.

Cette histoire, c'est l'histoire de tous et cette faute, la faute de tous. Mais comme il nous le dit, citant avec de l'avance Maxime Chattam dans *Les arcanes du chaos*, « Les vainqueurs sont ceux qui écrivent l'histoire ». Aussi, force est de reconnaître qu'il n'y a sans doute pas de vérité, ou tout au moins, qu'elle est multiple.

Nous sommes le 28 juin 1914 et la Cie Cassandre va tenter de nous éclairer sur cette crise de juillet, ces 38 petits jours absolument ubuesques qui vont pourtant déboucher sur une des plus grandes boucheries de notre histoire.

Il fait chaud cet été-là. Tout est normal même si certains hauts dirigeants pensent qu'il y aura une guerre dans les 5 ou 10 ans à venir. Le monde sem-

ble en vacances.

L'humour pour parler de l'incroyable

Dans la salle gapençaise, Raymond Poincaré, président de la République française, en train de se soulager dans les pissotières de Longchamp, apprend la mort de l'archiduc d'Autriche François-Ferdinand, héritier du trône de l'empire austro-hongrois depuis 1889. Il vient d'être assassiné à Sarajevo, en Bosnie-Herzégovine, ce 28 juin 1914.

S'en suit une escalade de cris, de discussions de couloirs pas toujours très catholiques, d'intimidations, de provocations, de menaces, qui, sous la plume de Vincent Fouquet, tout en gardant leurs réalités historiques, deviennent de vrais sketches à l'humour grinçant qui amènent parfois le spectateur jusqu'au fou rire. Bien aidé en cela par la mise en scène juste et surtout très originale de Sébastien Vali-

gnat, qui à coup de morceaux de décors choisis et de lumières judicieuses imprime à chaque scène une atmosphère des plus intéressantes.

Un calendrier en fond de plateau égraine les jours qui défilent parfois pendant une discussion augmentant par là même le stress des protagonistes. Des décors changés dans une semi-obscure par les acteurs eux-mêmes tout en entonnant un chant slave, comme une respiration, comme un interlude à l'abominable qui se prépare. Et que dire des acteurs, jouant plusieurs rôles, habités, pénétrés à la fois et paradoxalement par le souci de faire rire et celui de rester fidèle à une histoire.

Jusqu'à cette scène finale, où, tous habillés de treillis, Allemands, Autrichiens, Français, Russes, Anglais, Bosniaques se menacent d'une arme. La lumière s'éteint en même temps qu'un coup de feu retentit : 20 millions de morts.

Gérald LUCAS

Un spectacle intelligent

Un pari au combien réussi qui ne se mesure pas uniquement à l'aune des nombreux rappels de la salle, mais aussi aux traces qu'il laisse avant d'aller se coucher et au goût encore présent au petit-déjeuner. Un spectacle qui invite à s'asseoir et à comprendre, à ouvrir non pas un livre mais des livres pour être sûr d'approcher une certaine vérité. Une période et une pièce qui nous amène aussi à repenser notre époque ; et dire à ce poilu qui meurt tout au début et qui, revenant d'outre-tombe, s'inquiète de savoir qu'il n'est pas mort pour rien et que les générations suivantes ont compris la leçon, que tout n'est peut-être pas perdu.

Un spectacle en fait qui fait du bien parce qu'il sol-



licite nos zygomatiques en même temps qu'il titille notre intelligence.

« Et je garde, au milieu de tant d'après rigueurs, mes larmes aux vaincus, et ma haine aux vainqueurs » disait Corneille dans *Horace*. On serait tenté de lui répondre « Reste à savoir si dans une guerre, il y a véritablement un vainqueur ».